

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 51

Artikel: Convaloup
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vous garderez toujours ma lettre en souvenir d'un garçon qui vous aurait aimée.

Recevez, Mademoiselle, mes salutations empressées.

(Signature).

Nos médecins. — Le docteur *** arrive chez des amis, l'air soucieux :

— Eh bien ! docteur, qu'y a-t-il donc ?

— Je viens de voir un malade...

— Et ?

— Il m'a trouvé pâle et m'a ordonné un purgatif.

Couvaloup.

Lausanne, il faut en convenir
Est un bien fait pour le plaisir
Beaux environs, vues charmantes
Des promenades ravissantes;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de *Couvaloup* !

En équipage et à cheval
Ou même à pied, ce m'est égal,
Vous pouvez circuler sans crainte
Sur tous nos beaux chemins d'enceinte;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de *Couvaloup* !

Quittez Lausanne pour Prilly
Pour la gare ou bien pour Pully:
Partout trottoirs, belles chaussées,
De bancs et d'ombrages semées;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de *Couvaloup* !

Voulez-vous savoir la raison
De ce bien étrange abandon ?
La Cité, fière sur sa cime
Au fisc ne donne pas centime !...
En retour elle a *Couvaloup*
Gratis, pour se casser le cou.

Un abonné.

(Estafette du 27 avril 1868).

Découragé. — Un découragé disait à un ami qui essayait de le consoler :

— Non, j'ai assez de la vie... mon père, ma femme, ma mère, ma belle-mère, sont morts, je n'ai plus rien à espérer !

A PROPOS D'ÉCHANGES

III

(*Vigaitze* est connu. C'est la déformation du dialecte *Wie geit's* (wie geht es ? Comment cela va-t-il ?) Avec une nuance, cependant ; le mot ne comporte pas le double être *vigaitze*, c'est être bien, en bonne santé, et joyeux : il est tout *vigaitze*, aujourd'hui on dit aussi il est tout *loustic* (de *lustig* = joyeux) ; cela signifie : « il est plein de vie et d'entrain » ; puis, par extension : « Nous avons fait *vigaitze* hier soir : nous avons eu une petite réunion joyeuse ; nous nous sommes amusés ». *Vigaitzer*, faire la noce, est plus rarement employé.

Storb, de *gestorben*, mort, et de *sterben*, mourir, est parfois employé pour mort, de même que *kapout*, de l'argot allemand *karporen* (saigner, refroidir), *ferlore* ou *frelore* (de *Verloren*, perdre) : tout est *frelore*, entend-on dire, parfois, dans nos campagnes. A noter que les Allemands emploient, dans le même sens, « *perdû* ». Jeder denk, die sie *perdû* (chacun les croit perdus) : curieux échange, n'est-il pas vrai ? Notez que Rabelais lui-même a employé *frelore*. Parlant d'une tempête en mer, il écrit : « Cette vague nous emportera, Dieu servateur ! ô mes amis, un peu de vinaigre ! Zalas (hélas !) les vettes (voiles) sont rompues ; le prodenou (vergue) est en pièces ; où sont nos boulingues (cordages) ? Tout est *frelore*, bigoth ! On dit dans nos campagnes : il est allé apprendre le *tutche* (Deutsch = allemand). On y a plusieurs mots, à côté de « *Boche* » ou de *Alboché* (origine inconnue, mais sens bien connu) pour désigner les Allemands : « Les *yaya* craignant de novallés raciliaes, a écrit C.-C. Dénézéaz, dans

la *Bataille de San-Dzakié*. *Stofisre* est bien connu. Le mot vient, croit-on, de *stockpfeifer*, sorte de canne, dont la poignée recourbée se terminait par un sifflet. C'était une canne semblable que portait, il y a quelque soixante ans, le facteur qui, une fois la semaine, montait d'Orbe à La Vallée, distribuant la correspondance dans les villages situés sur sa route. Quand il arrivait au village, il sifflait avec sa canne et les gens accouraient pour recevoir les rares journaux d'alors et la correspondance. Ces cannes, parfois, renfermaient une flûte. *Talmatsi* s'emploie chez nous pour « parler allemand » et aussi pour bavarder. *Cliauu fennes* ont *talmatsi* tota lo vèpra ! C'est la déformation de *Dolmetsch* (interprète) ; dont on a fait *truchemann* (même sens). Le mot est employé par Molière. Faire du *fouêtre* pour les bestiaux, c'est préparer leur nourriture (*Futter*). Nos pères ont connu les *cruches* (*kreutzer*), les *batzes* (*Batz*), les *rappes* (*Rappen*), comme monnaie.

En cherchant bien, on en trouverait d'autres.

41 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

Vous pensez bien qu'il ne tomba de la vieille veste de mon oncle André un seul bouton qui ne fût un louis double aussi, et je n'en tirai pas un de son enveloppe, que mes joues ne s'humectassent de quelques pleurs de reconnaissance pour la tendre prévoyance de ce père d'adoption, qui m'avait réservé si à propos cette ressource contre des revers inattendus. Je me retrouvais maître, en effet, de vingt louis, c'est-à-dire de la plus forte somme que j'eusse jamais possédée, et qui n'est pas de peu de conséquence dans la vie, puisqu'elle avait suffi au bonheur de la Fée aux Miettes. Comme c'était la juste mise de fonds de nos caboteurs, et que cet état industriel et honnête, mais qui n'est pas sans périls et sans aventures, me plaisait beaucoup en espérance, je m'empressai de les prévenir que j'étais en état de contribuer de toute ma part aux entreprises de la société dès le premier voyage, qui devait avoir lieu dans trois jours. Et c'était précisément le temps qui m'était nécessaire pour accomplir, selon notre usage, le devoir de mon pèlerinage annuel à l'église de Saint-Michel dans le pèril de la mer.

Je partis le lendemain au point du jour, la résille sur l'épaule, la pointe à coques à la main, mes vingt louis dans la ceinture ; plus riche, plus heureux, plus dispos que je n'avais jamais été. — Voyez Michel ! disaient les mères quand j'embrasais sur le chemin les camarades que j'avais eus à l'école. — Le pauvre garçon a perdu toute sa fortune sans qu'il y eût de sa faute ; mais, comme il a toujours été laborieux, sage et craignant Dieu, il ne manque de rien ; et il porte une si belle chemise de toile fine à petits plis et une si belle veste à boutons de nacre de perle, qu'on jurerait qu'il va se marier ce matin à la chapelle de son saint patron. Où avez-vous trouvé, bon Michel, ces superbes boutons de nacre qui brillent de loin comme des étoiles ?... Je répondis en rougissant que je devais tout à mon oncle André, dont la seule bonté m'avait préservé de la misère. — Mais je n'aurais pas rougi de la misère même, parce que je ne me reprochais rien.

Ma pêche aux coques fut si productive, que je m'étonnais en vérité qu'il en pût entrer un si grand nombre dans ma résille, quoique personne dans le pays n'en eût d'aussi large et d'aussi profonde. Cependant j'en avais donné trois fois autant pour le moins à de pauvres gens si disgraciés ce jour-là, qu'ils auraient retourné la grève de fond en comble sans en tirer une coquille. Cela me fit penser que la Providence me protégeait, et que saint Michel accueillait favorablement les prières que j'allais lui porter pour mon père, pour mon oncle et pour la Fée aux Miettes, seuls protecteurs que Dieu m'eût donnés sur la terre. Aussi, quand les pêcheurs eurent vendu leurs provisions, je régalai tous les pèlerins d'une partie de la mienne, et je payai l'ap-

prêt du peu d'argent qui me restait, sans toucher à mes vingt louis, dont l'emploi était réglé dans mon esprit avant mon départ.

IX

Comment Michel pécha une fée, et comment il se fiança.

Je revenais gaiement du mont Saint-Michel en chantant cet air d'une ballade que les jeunes gens de Granville avaient apprise de je ne sais qui, si ce n'est de la Fée aux Miettes :

C'est moi, c'est moi, c'est moi !

Je suis la mandragore,

La fille des beaux jours qui s'éveille à l'aurore,
Et qui chante pour toi !

Je jetais cependant de temps à autre un coup d'œil sur le golfe de sable que domine avec tant de majesté la pyramide basaltique de Saint-Michel. C'était un de ces jours redoutables où la grève, plus mobile et plus avide encore que de coutume, dévore le voyageur imprudent qui se confie au sol sans le sonder. Le sable *entisait*, comme on dit communément, et le glas du clocher avait annoncé déjà deux ou trois accidents. J'entendis tout à coup des cris qui appelaient du secours, et je vis en même temps l'apparence d'un corps bizarre qui n'avait rien de la forme humaine, mais qui attirait les regards par sa blancheur, et qui semblait lutter contre l'abîme par une force particulière de résistance que je ne m'expliquais pas. Je courus à l'endroit d'où le bruit parvenait ; mais, à l'instant où j'eus lancé la corde d'*entise*, que nous portons toujours dans nos résilles, sur le point du gouffre où j'avais vu disparaître cette créature infortunée qui gémissait encore, elle ne pouvait plus s'en emparer, et toute l'arène retombait sur elle en tourbillonnant comme dans un entonnoir profond. Je vous laisse à juger de mon désespoir, d'autant plus amer que j'avais cru entendre articuler mon nom dans son dernier appel à la pitié des voyageurs. Je me hâtai d'y plonger ma pointe à coques pour la ressaisir par quelqu'un de ses vêtements, et je m'aperçus avec un plaisir inexprimable que mon bâton s'attachait par son eroc de fer à un corps ferme et résistant qui me donnait la force de ramener à moi l'être incompréhensible que j'avais voulu sauver. Je lutai là, monsieur, contre Charlyde acharnée à sa proie, et je ne fus pas peu surpris, quand j'eus traîné mon précieux fardeau jusqu'au lit du sable, ferme et solide, qui se trouvait tout auprès, comme à dessein, de reconnaître la Fée aux Miettes qui respirait, qui vivait, et que mon harpon avait heureusement retenue, en s'en gageant sous une de ses longues dents.

Dans un restaurant. — Garçon, je vois sur la carte : Omelette de deux œufs, 1 fr. 50.

— Oui, monsieur.

— Hier, j'ai mangé deux œufs brouillés, et on me les a comptés 2 francs ; pourquoi ?

— Je dirai à monsieur que pour faire des œufs brouillés il faut des œufs frais !

L'amorce. — Cueilli dans le prospectus d'un pédicure :

« L'art du pédicure a progressé comme tous les autres. Les cors, œils-de-perdrix, durillons que j'extrêpe ne reparaissent jamais.

« Ce n'est plus la séparation de cors, c'est le divorce ! »

Bien assortis. — Il est question d'une vieille fille qui est sur le point de se marier :

— Elle épouse un célèbre archéologue.

— Un archéologue ! à la bonne heure : il apprécie ses charmes en connaissance de cause.

Royal Biograph. — Nous apprenons avec un vif plaisir que la direction du Royal Biograph s'est assurée l'exclusivité pour Lausanne de l'unique film tourné lors du combat Carpentier-Beckett, le 4 décembre dernier, à Londres, et qu'elle présentera ce film unique à partir du vendredi 19 courant.

KeFol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE FR. 1.80
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Pignat, L. Noverraz.